

Souvenirs d'internat

Richard KOWALSKI
Samedi 16 septembre 2006

Il était 17 heures lorsque j'entendis sonner pour la première fois la cloche en ce dimanche de septembre 1967... 40 ans déjà... Cette cloche allait rythmer mon adolescence 7 années durant...

Mes parents venaient de partir après avoir fait mon lit et rangé mes quelques vêtements dans le petit placard de fer qui portait mon nom... Je les quittai pour la première fois.

Au son de la cloche, quelques 120 enfants et adolescents se précipitaient vers les bâtiments qui leur étaient destinés pour se rendre au Studium.

Je me suis alors senti seul, livré aux rires, aux questions des autres internes.

Je ne savais pas encore que je quittais une famille pour en rejoindre une autre.

La cloche accrochée au château allait donc ponctuer nos journées. Quelles étaient-elles ? A quoi ressembleraient-elles ?

6h30

Pou VI (entendez par là le Révérend Père Grabinski), Chopin (Krachulec), le Boss (Olejnik)... Malecha ou Ligmanowski... nous réveillaient par un "*Benedicamus Domine*" auquel seuls quelques éveillés répondaient... Si les réponses n'étaient pas suffisamment fortes, le prêtre répétait sa phrase jusqu'à ce que, à l'unisson, on entende un beau "*Deo Gratias*".

Ce *Benedicamus Domine* était suivi d'un "*Laedetus Jesus Christus*" auquel nous répondions en chœur cette fois "*et Maria Immaculata*"... Vous l'avez compris, comme la cloche, la prière allait rythmer nos journées.

Nous étions une trentaine par dortoir, nous nous précipitions alors d'un pas lent vers les lavabos pour une toilette rapide (très rapide), l'eau y était froide, quelle que soit la période de l'année. Ce n'est qu'après cette brève toilette que nous prenions conscience des odeurs d'hommes, d'adolescents devrais-je dire, qui régnaient dans les dortoirs... on ouvrait vite les fenêtres et le froid déjà présent s'étendait davantage et chassait les odeurs.

7h00

En 30 mn, il fallait nous laver, faire notre lit, ranger et nous rendre pour 7 heures à la chapelle. Chapelle glaciale en période d'hiver... Un baraquement en bois... dans lequel on avait sur la fin installé un poêle à mazout qui ne réchauffait que ceux qui étaient à côté (c'est-à-dire les deux rangs les plus proches).

Les prières étaient courtes, 10 à 15 mn... A tour de rôle pendant les prières, nous étions tenus de servir la messe (en latin évidemment) aux prêtres qui la disaient, à la sacristie de la chapelle ou au château...

Messe en latin... Vous vous souvenez ?... Elle durait bien moins longtemps que les messes actuelles. Le R.P.R... la disait en 7 mn. Je crois que c'était le record. Le RPO n'était pas mauvais non plus, entre 11 et 13 mn... Pour atteindre les performances annoncées, seule la première et la dernière syllabe de la réponse suffisaient. Par contre, Chopin était long... et pénible : lui écoutait nos réponses et elles avaient intérêt à être justes...

7h30

Petit-déjeuner... Café noir ou au lait, pain, confiture, *smalec* (saindoux). Nous étions dès le matin nourris au gras et je crois que c'est ce qui a contribué à faire de nous des hommes. Pas de beurre ! Le dimanche seulement, un petit carré qui, bien géré, nous permettait de beurrer deux tartines, trois tout au plus. Le dimanche nous avions droit à un carré de *placek* fabrication maison.

J'oubliais. Avant le petit déjeuner, prière... Après le petit-déjeuner, prière. C'était bien évidemment ainsi avant et après chaque repas... Retenez-le, je ne le répéterai plus.

8h05

Pour ceux qui restaient à l'internat, les plus jeunes de la 7^{ème} à la 3^{ème}, démarraient les cours.... Les plus vieux, de la seconde à la terminale, prenaient la ou les camionnettes... une ou deux selon les effectifs et partaient suivre les cours à St-Vaast puis St-Dominique lorsque la mixité a fait son apparition.

5 heures de cours le matin, des cours qui démarraient toujours par une prière : en latin avant le cours de latin, en anglais avant le cours d'anglais, en polonais avant les autres cours.

Nos éducateurs se trouvaient aidés par des prêtres de St-Vaast pour le Français notamment. J'ai en mémoire le Père Robay mais aussi un autre abbé dont j'ai oublié le nom et que l'on appelait "Cul de poule"... sans oublier Monsieur Vergeot pour les maths... puis plus tard Kwasnik, et Szuszman...

12h30

La cloche nous invitait au repas... Préparé avec amour, avec soin, et selon les règles diététiques de l'époque par celle qui a nourri des centaines d'enfants, notre mère à tous, Kasia. Beaucoup de choses ont été dites sur ce sujet... Si les anciens vous en parlent, eh bien ne les écoutez surtout pas... Je dirai tout simplement ceci : personne n'est mort... et aujourd'hui tous ceux qui sont passés par l'internat, vous pouvez les inviter chez vous sans vous poser la question "va-t-il aimer ?". Nous avons appris à tout aimer, même les mariages de mets les plus originaux... grâce à Kasia, on sait et on peut tout manger. Merci encore. Et ces anciens qui se plaignent... regardez-les aujourd'hui. Ils sont souvent bien en chair, ce qui témoigne d'une cuisine simple mais efficace.

Avant le repas, le silence se faisait et, à tour de rôle, nous lisions un passage de l'Evangile en polonais évidemment. Epreuve qui nous a exercé à la prise de parole en public... Avouons : c'était surtout douloureux pour les quelques élèves qui ne parlaient pas un piètre mot de polonais... la phonétique et le rire les aidaient à franchir la difficulté.

Après le déjeuner, courte récréation au cours de laquelle le sport était de rigueur.

14h00 à 16h00

Studium. En étude pour 2 heures de travail individuel ou de lecture, dans le silence surveillé par les élèves de classes supérieures, auto-discipline oblige.

16h00

Goûter... Toujours pain et confiture... Goûter rapide... Nous faisons vite pour permettre aux plus sportifs d'aller sur les terrains, aux autres de rejoindre "le mur" en bordure du village au fond du parc, où nous pouvions griller une Gauloise à l'abri des regards de nos éducateurs, même s'ils n'étaient pas dupes.

17h00

De nouveau, 2 heures d'étude... toujours en silence. La quelque centaine d'élèves regroupés dans deux grandes salles sous l'autorité de leurs aînés travaillait ou simulait.

4 heures d'étude dans la journée, c'était long, mais nous avions à notre disposition une bibliothèque où les œuvres de Sienkiewicz se mêlaient à celles de Dumas... et où circulaient aussi sous le manteau les aventures de Bob Morane...

Je vous rassure, parfois durant l'étude il nous arrivait de faire nos devoirs.

19h00

Souper. Nous rejoignons alors la salle à manger animée, bruyante, où régnaient rires d'enfants, chamailleries, discussions passionnées. Lorsque le bruit devenait insupportable, le Boss faisait résonner sa sonnette et immédiatement le silence se faisait jusqu'à ce que, d'un second coup de sonnette, il nous autorise à reprendre la parole.

Au menu, tous les soirs, SOUPE et ce quelle que soit la saison... C'est sans doute la raison pour laquelle tous les élèves de l'internat ont tous grandi. Encore merci Kasia.

Après le souper, nous nous rendions, accompagnés de nos éducateurs, à la Chapelle en silence pour la prière du soir... Elle durait une vingtaine de minutes et se terminait avec Chopin à l'orgue par le fameux *MARIA MATER GRATIAE* que démarrait le Boss et qu'en chœur nous reprenions de nos voix d'adolescents fortes et déjà viriles.

Ensuite, une petite demi-heure de récréation, parfois une heure l'été et dodo pour les plus jeunes. Les plus anciens, à partir de la seconde, avaient la possibilité de se rendre au *studium* jusqu'à 10 heures, pour travailler.

Petites exceptions : les soirs de grands matches de football... encore fallait-il obtenir l'autorisation de regarder la télé.

Pour ce faire, la technique était simple et, très jeunes, nous étions rompus à l'art de la négociation. Nous envoyions les meilleurs élèves, ou ceux qui n'avaient pas fait de bêtises durant la semaine écoulée (ce qui réduisait considérablement le nombre des élus) demander l'autorisation au père de service.

Entendez par "meilleurs élèves" non seulement ceux qui étaient bons en classe, mais aussi et surtout ceux qui avaient une belle voix (utile à la chorale), les forts en sport, les fayots (il y en avait). Comment se déroulait la négociation ?... Il suffisait de faire parler le prêtre de service sur un thème qui lui était cher... Chopin, par exemple, on le branchait sur la Seconde Guerre Mondiale, sa traversée de l'Europe à pied depuis la Pologne, la littérature ou l'Histoire polonaise et, après 20 à 30 mn de monologue, nous lui demandions l'autorisation de regarder le match de foot... et ça marchait à tous les coups.

Voilà le déroulement d'une journée type à Vaudricourt.

Il y avait les jeudis et les week-ends.

Les jeudis étaient essentiellement consacrés au sport.

La matinée ressemblait aux autres matinées de la semaine : en effet, nous avions cours 6 jours sur 7. Ce qui changeait, c'était l'après-midi consacrée aux sports... tous les sports. Tous, à quelques exceptions près, étions sur les terrains pour un match de foot, un match de basket, de volley, de tennis de table, ou pour l'entraînement individuel destiné à ceux qui pratiquaient l'athlétisme, la course, les lancers de poids, de javelot, de marteau, du disque... les sauts en hauteur, en longueur... sur des terrains évidemment entretenus par nos soins.

Il nous arrivait aussi de rencontrer d'autres établissements privés pour des rencontres sportives. C'est eux qui venaient à Saint-Casimir ou c'est nous qui nous déplaçons, toujours en camionnette...

Pour ces joutes sportives, le Boss ne nous donnait qu'une seule consigne : gagner... Les retours des rencontres variaient en fonction du résultat obtenu. Lorsque nous rentrions vainqueurs, c'était la liesse, on chantait dans la camionnette qui nous ramenait à la maison, où l'on savait que nous serions accueillis en triomphateurs romains par nos éducateurs et l'ensemble de nos collègues.

En cas de défaite, ce qui n'arrivait que très rarement, je me souviens de trajets longs... trop longs... Ils s'effectuaient dans le silence ou pire sous les récriminations du Boss qui ne manquait aucune rencontre. Les petits noms d'oiseaux ne manquaient pas et il y en avait pour chacun d'entre nous.

Les week-ends

Nous aimions les week-ends même s'ils ne nous permettaient pas de rentrer chez nous. A l'époque, nous n'y songions pas... Nous rentrions à la Toussaint, Noël, Pâques et les grandes vacances.

C'était l'occasion de grands nettoyages, d'activités sportives, le temps de la chorale et de la bibliothèque, de la douche CHAUDE, du cinéma le samedi soir et de la visite des parents, autorisée le dimanche après-midi.

Le grand nettoyage

Le samedi, immédiatement après le déjeuner démarrait le nettoyage de l'internat. Tous munis d'un balai, d'une brosse, de chiffons, d'éponges, de seaux, de raclettes... enfin de tous les ustensiles possibles et imaginables, nous passions au nettoyage des coins et recoins de la maison... la chapelle, les salles de classe, le réfectoire, les salles de sport, les toilettes, les dortoirs, la piscine, les douches... les terrains de sport... tout y passait.

Les 120 garçons virils se transformaient pour environ deux heures en véritables petites fées du logis...

A tour de rôle, clairement identifié dans un tableau de responsabilités accroché devant le Studium, et toujours sous l'autorité des plus anciens, nous avions une tâche ménagère à accomplir :

- § il y avait un "responsable des araignées" muni d'un grand balai avec une tête de loup. Sa mission consistait à faire la guerre aux araignées et chasser toutes les toiles...
- § il y avait aussi les "responsable des affaires extérieures" : c'est ainsi que le nommait le Boss, entendez par là le responsable de la propreté des toilettes...
- § le chargé des poubelles, celui des papiers dans la cour et dans le parc...

Après le nettoyage, la douche hebdomadaire

Déjà à l'époque, nous avions le respect de la planète et le sens de l'écologie : nous économisions l'eau. UNE SEULE DOUCHE par semaine. Nous avions à notre disposition une vingtaine de douches. 5 fournées minimum étaient nécessaires. Les derniers ne se lavaient pas toujours... l'eau était alors souvent froide...

Le samedi après-midi, entre nettoyage et douche, il y avait toujours un peu de place pour le sport bien entendu et les mauvais coups...

Et puis à 17 heures, la cloche, comme à l'accoutumée nous invitait à 2 heures d'étude.

Après le souper et les prières, le samedi soir était consacré au cinéma... Tous regroupés dans la même salle d'étude devenue trop petite, surchargée et pour une fois surchauffée, nous avions droit à un film projeté sur le mur.

Avant le film, Chopin sortait son accordéon et nous chantions à tue-tête quelques chansons du folklore polonais dont, à force, nous connaissions les paroles par cœur. Le Boss, avec une baguette choisie pour la circonstance, dirigeait maladroitement tout ce beau monde et n'hésitait pas à distribuer quelques coups secs à ceux qui oubliaient de chanter.

Même chose à chaque changement de bobine.

Nous connaissions par cœur Le Pont de la Rivière Kwai, Le Signe de Zorro, Patrouilleur 109, le Bossu, Le Miracle des Loups, etc.

A l'entracte, ou à chaque changement de bobine, RP Malycha ouvrait la trappe d'un cagibi fabriqué avec des planches de fortune sous l'escalier qui conduisait aux chambres et vendait, lorsqu'il lui en restait, les skis et les bonbons que nous ne lui avions pas encore barboté aux élèves auxquels il restait 4 sous... pendant que Chopin et le Boss continuaient à faire chanter la galerie.

Lors de la projection des films, il arrivait que certaines scènes ne puissent être montrées aux enfants. Un couple qui s'embrassait par exemple...

Celui qui projetait le film mettait alors la main devant le projecteur et le noir se faisait dans la salle le temps du baiser, sous les huées des enfants.

J'ai vu un tas de films dans ma jeunesse, mais aucun baiser.

Il était alors bien tard, 23 heures, et nous montions nous coucher, les yeux remplis d'étoiles en attendant le dimanche... jour de visite des parents.

C'était dur d'être privé de cinéma, et tous les samedis on pouvait en compter une petite dizaine qui travaillaient dans le Studium d'à côté.

Dimanche

Enfin, grasse matinée, réveil à 7h30 pour une messe à 8 heures... Messe avec sermon... dite par nos éducateurs, parfois par un Oblat de passage, souvent un missionnaire.

Après la messe, quartier libre. On en profitait pour ranger nos chambres et préparer, pour les plus chanceux, la visite des parents.

11heures

Etude, avec possibilité de se rendre à la bibliothèque. Pour ceux qui avaient été sélectionnés pour leur belle voix en début d'année... répétition de chorale...

Nous chantions bien, nous chantions juste et la baguette de Chopin, parfois sa main éliminaient avec fermeté et vigueur mauvaises notes et bavardages.

Après le déjeuner, sport. Tous sur les terrains... Arrivaient alors parfois les parents que nous ne pouvions embrasser qu'à l'issue du match.

Ces visites parentales étaient à la fois attendues et redoutées. Attendues car elles étaient l'occasion d'améliorer l'ordinaire... Ils nous apportaient un peu de beurre, du fromage, du chocolat, des biscuits... et quelques vêtements propres.

Redoutées parce que nous craignions toujours que le Boss ou un autre éducateur ne leur fasse un compte-rendu de nos bêtises, de nos manques ou de nos faiblesses... Mais nos éducateurs conservaient ces écarts de comportement entre nous et à nos parents ils ne transmettaient que des propos élogieux.

Ces moments de tendresse avec nos parents ne duraient guère longtemps, deux heures tout au plus... Ils ne faisaient pas non plus l'objet de grandes manifestations d'affection car ces rencontres se passaient devant nos copains et nos éducateurs. La retenue était alors de rigueur.

A la cloche de 17 heures, ils partaient, nous rejoignons alors, un peu mélancoliques, nos studios.

Mais les dimanches soirs, le coucher était différent, nous partagions nos sucreries dans les chambrées avec ceux qui n'avaient pas eu de visite ou ceux dont les parents habitaient trop loin pour venir embrasser leurs enfants.

Et la semaine reprenait...

On avait aussi le sens de la fête à Vaudricourt, et les occasions étaient nombreuses :

la Saint-Edouard, fête du Boss le 5 janvier,
l'Immaculée Conception, le 8 décembre,
la Saint-Casimir, le 4 mars,
la Fête des Anciens, le 1^{er} mai,
le 3 mai...
la Fête des Rois Mages.

Lors de ces fêtes, nous n'allions pas en classe, c'était super. *Dzien wolny*... Journée libre.

Le rituel était, lors de ces fêtes, toujours le même. Nos pères invitaient tous les Oblats de la province pour un festin préparé par Kasia et servi par nos soins.

Nous, endimanchés dans nos uniformes –blazer noir, pantalon gris, chemise blanche, cravate rouge et le bel écusson blanc et rouge de Saint-Casimir cousu sur le blazer- nous participions à une messe de fête, longue, avec un sermon qui n'en finissait pas... Nous leur chantions quelques chants de circonstance choisis par Chopin avec la chorale.

L'après-midi, quartier libre. On pouvait aller à Béthune, à pied évidemment, drapés de nos uniformes, boire une bière ou draguer les filles. Je vous rassure tout de suite, il n'y en avait pas beaucoup en ville puisqu'elles étaient en classe, elles. Et puis le temps nous était compté. A peine arrivés à Béthune, il nous fallait déjà rebrousser chemin.

Je ne vous les raconterai pas toutes, on y passerait l'après-midi. Je ne résiste pas à l'envie de partager avec vous quelques souvenirs...

Tiens, la Saint-Edouard, la fête du Boss.

Tous les ans, on se cotisait, et Dieu sait que ces pauvres internes n'avaient pas beaucoup de sous en poche, pour lui faire un cadeau. On le lui remettait solennellement, avec un discours qui était préparé par le plus ancien des élèves et tous les ans on lui chantait la même chanson composée par Chopin, et tous les ans c'était la même émotion... Toutes nos bêtises nous étaient pardonnées, il y avait amnistie et tendresse.

Aujourd'hui, je me demande encore comment Olejnik faisait pour tous les ans simuler la surprise et découvrir la même chanson qui lui était chantée depuis des années... Il était fort.

La Fête des Anciens, le 1^{er} mai.

Ils arrivaient le matin, ces grands gaillards, sans leurs épouses. Elles n'ont été acceptées que bien plus tard et se joignaient à nous pour la messe. L'après-midi, les internes défiaient leurs aînés sur le terrain de foot.

Plus tard, dans la soirée, animée par l'orchestre de l'internat, le Boss se mettait à la batterie, les yeux mi-clos, heureux de retrouver ses anciens, ses enfants... Il croyait savoir en jouer, en réalité il n'en était rien et personne n'osait le lui dire... Il n'était pas dans le rythme, même Chopin lui pardonnait, lui qui tenait l'accordéon avec passion et énergie.

La Fête des Rois

Pour l'occasion, Kasia nous faisait des *Packi* (beignets polonais) à l'intérieur desquels elle mettait une fève, une par table (nous étions 6 par table). Comme elle n'avait pas de fève, elle la substituait par une noix... Inutile de vous dire que le *pacek* dans lequel elle avait caché la fève était vite identifié. On avait face à nous une assiette de 6 *packi*, 5 petits et un gros... Celui qui avait la fève devait alors monter sur une chaise et chanter des *koledy* (un chant de Noël) devant ses camarades.

Surtout ne croyez pas, parce que nos journées étaient toutes construites sur le même modèle, qu'elles étaient monotones. La joie, la gaîté, le rire, les blagues parfois de mauvais goût contribuaient à les rendre toutes différentes et mémorables.

Nous formions une véritable famille solidaire...

Il arrivait fréquemment que, lors de nos sorties, les petits cherchaient querelle à de plus âgés qui n'appartenaient pas à l'internat, mais au moment de la confrontation c'étaient leurs grands frères, les grands costauds, qu'ils envoyaient au contact.

J'ai une pensée pour le Brat Pawel qui vient de nous quitter... Je le vois, un soir, alors qu'il était de service, fermant la lumière du dortoir, recevoir une pantoufle d'élève sur le nez. Je lui ai fait mes excuses le soir même, je les lui renouvelle publiquement aujourd'hui.

Je pense au Brat Stefan, qui voulait tuer ses poules parce qu'elles ne pondaient pas... la vérité est que nous lui volions les œufs pour améliorer notre ordinaire.

J'ai souvenir des paroissiens de Vaudricourt, dont l'église, le dimanche matin, sentait la frite... la veille au soir en son clocher nous nous étions préparé un second souper.

Je vois encore Pou VI entrant dans le dortoir en chahut, allumant la lumière et criant *Co to jest* (qu'est-ce que c'est), *Skandal* (scandale), *Dom sie wali* (la maison s'effondre).

Je pense au Boss qui, surprenant une dispute entre deux camarades, envoyait chercher les gants de boxe... et leur proposait une vraie confrontation.

Vous sentez bien que je pourrai poursuivre ainsi des heures durant... Mais il est temps de conclure.

Alors, si cette vie à l'internat vous intéresse, n'hésitez pas à faire parler les anciens. Ils sont nombreux dans cette salle et ne manquent ni de passion ni d'anecdotes qui témoigneront de combien on y était heureux.

Avant de vous parler, j'ai lu ces lignes à mes enfants... J'ai compris dans leur sourire compatissant qu'ils n'auraient pas aimé vivre cette expérience. Je me sens démuné pour leur exprimer combien elle était heureuse, tendre et forte.

Nous vivions en communauté, pas riches, sans confort, la nourriture y était modeste, il nous arrivait souvent d'avoir froid... il pouvait aussi arriver que nos parents nous manquent. Mais nous nous sentions entourés, aimés, protégés.

Ce mélange alchimique de bêtises et de discipline, de sérieux et de plaisanteries a sans aucun doute contribué à rendre notre enfance inoubliable.

Il me reste à remercier nos éducateurs, les Oblats Pères et Frères, mais aussi les civils qui travaillaient pour l'internat, sans oublier toute la communauté polonaise en France qui contribuait aussi, par ses dons, au financement de cette Maison.

Nos pères nous ont transmis un héritage inestimable, fait de joie, d'amour de la vie, de solidarité, de respect des autres, de sens du travail, de culot aussi, ainsi que de débrouillardise, d'esprit de famille et surtout de FRATERNITE.

Des liens très forts unissaient élèves et éducateurs. Une réelle complicité, discrète, pudique parfois, mais toujours forte et aimante.

Ces hommes, par leur présence au quotidien parmi nous, par leur écoute, leur disponibilité, ont su créer des liens forts entre nous et un attachement sans réserve à cette maison, ainsi qu'aux valeurs humaines et humanistes dont elle était le témoin.

Qu'ils en soient grandement remerciés. Là où ils sont, ils nous observent aujourd'hui avec, j'en suis convaincu, un sourire ému et un cœur toujours disponible pour les enfants.

Je voudrais conclure, comme je l'ai fait lors des obsèques du Père Krachulec, en leur lançant à tous un appel :

Chers éducateurs, chers Frères, chers Pères, si là où vous êtes aujourd'hui il n'y a pas d'internat pour jeunes gens de familles modestes et démunies... n'hésitez pas à recommencer et créez-en un. Vous avez réussi. MERCI.